

## II.

### DE MEKNAS à QAÇBA BENI MELLAL.

#### 1°. - DE MEKNAS A BOU EL DJAD.

##### **27 août 1883.**

Enfin je quitte Meknâs. Nous partons plus nombreux que je ne pensais: plusieurs personnes veulent profiter de la société de mon chérif, et se joignent à nous: ce sont d'abord six ou huit Musulmans pauvres qui se rendent dans le Tâdla, puis deux Juifs de Bou el Djad qui regagnent leur pays. De plus, nous faisons route jusqu'à Tlâta ez Zemmour avec une caravane d'une cinquantaine de marchands qui vont à ce marché. Nous sommes ainsi près de soixante-cinq: un seul zetat nous protège tous; c'est un homme des Zemmour, Moulei Ez Zaïr.

Partis à 11 heures du matin, nous arrivons vers 5 heures et demie du soir à un petit douar où nous passerons la nuit. Le terrain ne présente aucune difficulté durant le chemin : on est d'abord en plaine; beaucoup de cultures; de là on passe à un terrain accidenté, sans reliefs importants, région très arrosée, peu cultivée, couverte de lentisques assez hauts, de jujubiers sauvages et de palmiers nains. C'est le pays des Zemmour Chellaha; la plaine appartenait aux Gerouân. Les deux tribus sont de race tamazirt (chleuha) et insoumises; nous ne tardons pas à nous en apercevoir. Les Gerouân ont, avec les voyageurs, le système de quelques tribus limitrophes du blad el makhzen : elles ne pillent ni ne donnent d'anaïa, mais, à chaque douar devant lequel on passe, on vous arrête et il faut payer un droit arbitraire, la zetata : une troupe de cavaliers et de fantassins vient se mettre en travers du chemin et se la fait donner les armes à la main. En deux heures, nous avons eu cinq fois affaire à des députations de ce genre. Ce sont les seuls êtres humains que nous ayons rencontrés sur notre route.

Du douar où nous campons, on ne voit de tous côtés que montagnes; au sud, le haut talus formant le flanc gauche de la vallée de l'Ouad Beht; partout ailleurs, des successions de croupes couvertes de palmiers nains ou de broussailles; en somme, pays fort montueux: c'est le massif des Zemmour Chellaha.

##### **28 août.**

Départ à 3 heures et demie du matin. Nous traversons presque aussitôt l'Ouad Beht (berges basses et en pente douce; eau claire de 20 mètres de large et de 50 centimètres de profondeur; courant très rapide; lit de gravier); puis une longue côte, facile mais assez raide, nous conduit au plateau où est situé le marché. Durant la montée, on est soit sous des bois de lentisques, soit dans des palmiers nains : beaucoup de gibier, perdreaux, pigeons, lièvres. Sur le plateau, on entre dans une région toute différente, aussi habitée et aussi florissante que la précédente était déserte et sauvage : sol couvert de cultures; foule de ruisseaux au milieu des champs; quantité de beaux douars, à l'aspect prospère, entourés de frais jardins. C'est au milieu de cette riche campagne,

dont la fertilité proverbiale a fait donner au pays des Zemmour le surnom de Doukkala du Rarb<sup>1</sup>, qu'est situé le Tlâta. Nous y arrivons à 7 heures du matin.

Nous passons la plus grande partie de la journée au marché: il est très animé; on y voit plus de 30 tentes de marchands. Les denrées qui se vendent sont les mêmes qu'au Tlâta Hiaïna; mais il faut y ajouter des monceaux de fruits superbes, des raisins surtout, qu'on apporte des douars du voisinage.

Vers 4 heures, nous quittons Moulei Ez Zaïr et la caravane des marchands, et nous nous remettons en route avec l'anaïa d'un homme des environs. A 6 heures, on fait halte; nous sommes arrivés au douar de notre conducteur. En quittant le marché, nous avons d'abord cheminé sur le riche plateau où il se tient; puis, arrivés au bord de son talus sud, nous nous sommes mis à descendre: à partir de là, plus de cultures; une côte boisée de lentisques, semblable à celle de ce matin. Depuis Meknâs, le sol a été constamment terreux.

### 29 août.

Nous avons, au sortir d'ici, à traverser une région très dangereuse. Il nous faudra, pour la parcourir, une escorte de 6 ou 8 cavaliers: on ne peut la trouver aujourd'hui; les tentes sont vides; toute la population est à un marché, l'Arbaa des Zemmour, qui se tient aux environs. Force est donc d'attendre à demain pour continuer la route.

Le douar où nous sommes est fort riche : belles et grandes tentes ; auprès de la plupart, un ou deux chevaux de selle; dans chacune on voit des femmes occupées à tisser flidjs, tellis, burnous et *tarhalt* (couvertes multicolores à dessins variés), ou bien à tresser des nattes qu'on brode ensuite de laines aux couleurs éclatantes. Ces nattes brodées sont, avec les tarhalts, la spécialité des Zemmour, des Zaïan et des Beni Mgild. Les Zemmour, ainsi que les Zaïan, chez qui nous entrerons ensuite, se distinguent des autres tribus que j'ai vues au Maroc par le primitif de leur costume: hommes et femmes y sont fort peu vêtus ; leur habillement est le suivant: pour les hommes riches, point de chemise ni de caleçon, une simple farazia, et par-dessus un burnous; les pauvres n'ont que le burnous : en marche, ils le plient, le jettent sur l'épaule, et vont nus. Les premiers ont sur la tête soit un turban de cotonnade blanche, soit un mouchoir blanc et rouge; les pauvres sont tête nue. Les uns et les autres se rasent les cheveux; mais, chose que je n'ai également vue que là, ils conservent au-dessus de chaque oreille une longue mèche semblable aux nouader des Juifs<sup>2</sup>. Les Zemmour les portent toutes deux, les Zaïan n'en ont qu'une : c'est la seule différence de mode entre les deux tribus. Cette mèche est, pour les jeunes élégants, l'objet de soins minutieux: ils la peignent, la graissent, puis, la tressant, en forment une petite natte. Le même usage existe, m'a-t-on dit, chez les Chaouïa. Le costume des femmes est aussi des plus légers: c'est une simple pièce d'étoffe rectangulaire, de cotonnade ou plus souvent de laine, dont les deux extrémités sont réunies par une couture verticale. Il y a trois manières. de le porter: 1°. en le retenant par des broches (grosses boucles d'argent, *khelal*) ou de simples noeuds au-dessus de chaque épaule; 2° en retroussant et attachant le bord supérieur au-dessus des seins, les épaules

---

<sup>1</sup> Les Doukkala sont une grande tribu dont le territoire est célèbre par sa fertilité; il fait partie du Maroc du Sud. Celui des Zemmour, au contraire, est compris géographiquement dans le Maroc du nord, que les gens du pays appellent plus particulièrement Rarb. Le surnom qu'on lui donne signifie donc: « la province la plus fertile, le Doukkala, du royaume de Fâs ».

<sup>2</sup> Les *nouader* sont d'épaisses mèches de cheveux que les Israélites marocains laissent pousser au-dessus de chaque oreille, et qui leur pendent le long des joues jusqu'au niveau du menton ou de l'épaule.

et le haut de la gorge demeurant découverts; 3° en laissant retomber la partie supérieure, le corps restant nu jusqu'à la ceinture. Dans les trois cas, le vêtement est retenu à la taille par une bande de laine; il est assez court : il ne descend guère au-dessous du genou. On le porte de la première façon pour sortir, de la seconde pour travailler hors de la tente, de la troisième à l'intérieur. Les femmes s'entourent plus ou moins la tête de chiffons; jamais elles ne se voilent.

### **30 août.**

Départ à 5 heures du matin. Une escorte de 6 cavaliers et de 4 fantassins Zemmour nous accompagne. Aussitôt après avoir franchi l'Ouad Ourjelim, qui passe au pied de notre douar, nous nous engageons dans une vaste région, déserte en ce moment, mais parcourue au printemps par les troupeaux des Zemmour; on la nomme la Tafoudeït : c'est une succession de côtes et de plateaux s'élevant par échelons et sillonnée de nombreux ravins, Au début, tout est boisé: lentisques, caroubiers, pins de diverses espèces, forment un fourré épais; après quelque temps les arbres diminuent; laissant à nu les crêtes et les parties supérieures, ils se réfugient au fond des ravins et sur les premières pentes de leurs flancs. Plus on s'avance, plus on s'élève, plus les troncs deviennent rares. Le sol est terreux et jaunâtre; nu en ce moment, il se couvre au printemps de riches pâturages. A 10 heures, nous atteignons un col: ici finit la Tafoudeït. Nous descendons par un chemin rocheux et difficile dans une région nouvelle: pays accidenté, terrain semé de gros blocs d'ardoise, sol boisé de grands arbres; ruisseaux qui coulent de toutes parts. C'est ainsi, à l'ombre de lentisques et d'oliviers séculaires, que nous marchons jusqu'à 1 heure; à ce moment nous apercevons un douar, premier vestige d'êtres humains qui apparaisse depuis le départ: nous nous y arrêtons; c'est là qu'on passera la nuit. Ces tentes appartiennent à un très haut personnage, Moulei El Fedil, chérif profondément vénéré par les Zaïan et tout-puissant sur la plus grande partie de cette tribu. Je suis ici en pleine montagne : le douar est au fond d'un ravin étroit; de tous côtés se dressent au-dessus de ma tête de hautes cimes escarpées aux flancs rocheux et boisés. Les panthères abondent, dit-on, dans cette région sauvage.

Je n'ai traversé aujourd'hui qu'une rivière de quelque importance, l'Ouad Ourjelim, encore était-elle à sec (lit de galets de 25 mètres de large, sans eau). Pendant la route, nous n'avons rencontré personne, si ce n'est une troupe d'une vingtaine de Zaïan qui se sont joints à nous dans la Tafoudeït et nous ont suivis jusqu'à la frontière de leur tribu: c'étaient des pauvres; la plupart n'avaient qu'un burnous pour tout vêtement, rien sur la tête, à la main un grand sabre de bois: ils m'ont paru gens fort irascibles; à chaque instant ils se prenaient de querelle entre eux, et c'étaient aussitôt de grands coups de sabre; ils y mirent tant d'ardeur qu'il fallut en emporter deux tout sanglants dans leurs burnous.

### **31 août.**

Nous sommes ici en territoire zaïan : nous abandonnons nos zetats Zemmour; nous n'avons pas eu à nous louer d'eux : hier, au milieu du trajet, quand ils nous virent bien engagés dans le désert, ils nous déclarèrent qu'ils n'iraient pas plus loin si l'on n'augmentait le salaire convenu; force fut d'en passer par là. Aujourd'hui un seul homme suffit pour nous escorter : il n'est même pas armé.

On part à 5 heures du matin. Nous marchons dans un pays très montagneux: succession de ravins profonds et de talus escarpés; chemins la plupart du temps difficiles; une fois même, le sentier est si rapide qu'il faut mettre pied à terre. Sol rocheux, hérissé de blocs d'ardoise et entièrement boisé; arbres élevés, serrés, formant une forêt épaisse; beaucoup d'eaux courantes,

bordées de lauriers-roses, de mûriers, parfois de vigne sauvage. Ainsi est la région où, tantôt montant, tantôt descendant, nous cheminons avec peine et lenteur jusqu'à 8 heures et demie. À cet instant, après avoir gravi une dernière côte, nous nous trouvons enfin au sommet du haut massif montagneux qui a commencé à l'Ouad Beht : un plateau le couronne, nous nous y engageons; le sol y est un sable dur et nu semé de loin en loin de petits fragments d'ardoise; dépouillé maintenant, il se tapisse, aux pluies printanières, d'une herbe verdoyante; un grand nombre de sources et de ruisseaux limpides l'arrosent. C'est au milieu de ce plateau, appelé Oulmess, que nous faisons halte. Nous nous y installons, à 9 heures et demie, dans le douar des Aït Omar. Il y a plusieurs autres groupes de tentes dans le voisinage; de grands troupeaux sont dispersés aux alentours: j'y remarque des chameaux, les premiers que je rencontre depuis Meknâs,

Aujourd'hui, en passant sur l'adjib<sup>3</sup> de Moulei El Fedil, nous avons rencontré une fraction de tribu en voyage. Les boeufs, chargés des tentes et des bagages, marchaient au centre, en longue colonne; les femmes les poussaient : derrière leurs mères étaient les enfants, les plus petits juchés par trois ou quatre sur le dos des mulets. Sur un des côtés cheminaient moutons et chèvres, conduits par quelques bergers. Les hommes, à cheval, formaient l'avant-garde et l'arrière-garde et veillaient sur les flancs. Les troupeaux étaient très nombreux; il y avait surtout une grande quantité de boeufs.

### 1<sup>er</sup> septembre.

C'est aujourd'hui sabbat ; force est de passer la journée à Aït Omar. Ce douar est de tous points semblable à celui où je me suis arrêté chez les Zemmour : même air de richesse, même luxe de tentes, même quantité de chevaux. Les Zaïan, quoiqu'ils ne cultivent presque pas, sont loin d'être une tribu pauvre; si leur pays produit peu de moissons, il nourrit des troupeaux immenses, chèvres, moutons, chameaux, chevaux, et surtout boeufs, d'une taille remarquable : l'abondance des bêtes à cornes ne se trouve au Maroc que dans leur tribu : de là un commerce important et des gains considérables. Il y a toujours ici des agents de maisons de Meknâs occupés à acheter des peaux et des animaux sur pied; ces derniers sont ensuite expédiés sur Tanger.

Les Zaïan sont nomades et de race tamazirt (chleuha). Ils forment une tribu très nombreuse, la plus puissante qu'il y ait au nord de l'Atlas. Leur territoire est borné par ceux des Zaïr, des Zemmour Chellaha, des Beni Mgild, des Ichqern et par le Tâdla.

Ils se composent de quatre fractions :

- Beni Hessousen (campant du côté de Moulei Bou Iazza; ils peuvent mettre en ligne 3 000 chevaux).
- Aït Harkat (campant du côté des Khanifra; 6 000 chevaux).
- Hebbaren (campant du côté des Beni Zemmour; 1 000 chevaux).
- Aït Sidi Ali ou Brahim (campant du côté des Beni Mgild; 8 000 chevaux).

En se réunissant, ils pourraient donc armer environ 18 000 cavaliers<sup>4</sup>. Les Zaïan, comme tous leurs voisins, sont libres. A la vérité, le sultan a un qaïd chez eux; mais c'est un magistrat *in partibus*. Il est le seul de la tribu à se douter qu'il est qaïd et à savoir qu'il y a un sultan. Jamais ne lui viendrait l'idée de demander un sou d'impôt ni un soldat; il est trop heureux qu'on le laisse vivre en paix. Nous trouverons souvent, dans les fractions les moins soumises, des qaïds de ce genre; la population tolère leur présence avec la plus grande bonhomie, l'indifférence du mépris:

<sup>3</sup> Le mot *adjib* s'emploie au Maroc avec le sens de domaine agricole.

<sup>4</sup> Ce chiffre nous paraît fort: il nous a cependant été donné de plusieurs côtés différents,

on sait que ni eux ni leur maître ne peuvent devenir une gêne. Le personnage influent chez les Zaïan est le chérif dont il a déjà été parlé, Moulei El Fedil; son adjib, que j'ai traversé, est situé sur leur territoire, non loin des frontières des Zemmour Chellaha et des Beni Mgild : il a une grande puissance sur les portions de ces trois tribus voisines de sa résidence, mais aucune d'elles n'est tout entière dans sa main; les Zaïan s'étendent très loin vers le sud-est, dans ces régions ils le connaissent moins. Une autre famille de chérifs possède aussi, mais à un degré moindre, du crédit dans cette contrée: c'est celle des Amrâni. Originaire de Fâs, elle est aujourd'hui dispersée en divers lieux et compte de nombreux alliés chez les Zaïan<sup>5</sup>. Le sultan a grand soin de rechercher l'amitié de ces redoutables maisons, qui, du haut de leurs montagnes inaccessibles, pourraient à tout moment précipiter des torrents d'envahisseurs sur le blad el makhzen, dont plusieurs sont si fortes que leur haine pourrait renverser son trône, leur bon vouloir le soutenir. Aussi n'est-il pas d'avances qu'il ne leur fasse, pas de moyens qu'il n'emploie pour s'assurer leur amitié : cadeaux, honneurs, tout est pour elles; il leur offre jusqu'à des alliances dans sa famille: c'est ainsi qu'il a donné une de ses soeurs en mariage à S. Mohammed el Amrâni, chef de la maison de ce nom. Il est aussi dans les meilleurs rapports avec Moulei El Fedil. Grâce à cette politique, il peut, tout insoumis que soient les Zaïan, avoir parfois l'aide de leurs armes: ainsi, dans sa campagne de cette année contre le Tâdla et les Zaïr, M. El Fedil est venu à son secours avec un corps assez fort. Les Zaïan, ainsi que les Zemmour Chellaha, parlent le tamazirt; mais l'arabe est très répandu parmi eux : tout ce qui est de condition élevée a l'habitude de s'en servir, même les femmes et les enfants; les pâtres, les gens de la dernière classe, ignorent seuls cette langue.

## 2 septembre.

Départ à 6 heures du matin. Un cavalier d'Ait Omar nous sert de zetât. Nous gagnons d'abord le bord méridional du plateau d'Oulmess, puis commence la descente : elle est longue et difficile, il faut mettre pied à terre. Ce ne sont que roches entassées, escarpements, précipices. Les crêtes sont nues et toutes de pierre; au fond des ravins et sur leurs premières pentes poussent quelques arbres. Il nous faut deux heures et demie pour parvenir au pied du talus que nous descendons. Arrivés là, nous trouvons un petit ruisseau ombragé de lentisques, de caroubiers et de pins; après en avoir suivi quelque temps le cours, nous le laissons au nord et nous nous engageons sur un plateau montueux sillonné de ravins; vers 11 heures, les reliefs deviennent moins accentués, les coupures moins profondes; bientôt nous nous voyons dans une vaste plaine où nous resterons jusqu'au soir : elle est pierreuse et fortement ondulée; le sol y est nu, sans autre végétation que de rares jujubiers sauvages; mais, dit-on, il se couvre d'herbe au printemps: l'eau y est abondante; sources et ruisseaux. A 3 heures, nous faisons halte : nous sommes arrivés au douar Aït Mouloud, où nous passerons la nuit. Mon chérif, Sidi Omar, m'abandonne ici; en partant, il me recommande avec chaleur au principal personnage du douar; celui-ci me donne l'hospitalité et se charge de me procurer un zetât.

Peu de temps avant d'arriver ici, j'ai traversé l'Ouad Ksiksou (lit de galets de 15 mètres de large, à moitié rempli d'une eau peu courante de 60 centimètres de profondeur) : il coule dans un

---

<sup>5</sup> Les Amrâni, ainsi que M, El Fedil, sont des chérifs edrissides, (ou plus correctement *Drissiin*). Tous les chérifs du Maroc se divisent en 2 familles. 1° Les *Drissiin*, ou descendants de Moulel Edris, enseveli au Zerhoun. Sont Drissiin: Moulel Abd es Selam el Ouazzâni et toute la postérité de Moulei Tib; Moulei El Fedil, dont nous venons de parler; Moulei El Madani, personnage tout-puissant chez les Beni Mtir, etc. 2° Les *Alaouïa*, ou descendants de Moulel Ali, venu de Iambô et mort au Tafilelt. Sont Alaouïa: la dynastie du sultan actuel, Chikh Mohammed El Arabl el Derkaoui, les chérifs de Qçâbi ech Cheurfâ, etc.

petit ravin à flancs de roche escarpés, coupure au milieu de la plaine; l'Ouad Ksiksou se jette plus bas dans l'Ouad Grou; la réunion de ces deux rivières forme le Bou Regreg. Nous n'avons rencontré aujourd'hui personne sur la route. Comme les jours précédents, tout ce qui était roche se composait d'ardoises mêlées d'un peu de pierre blanche. Depuis le col par lequel nous sommes descendus de la Tafoudeït jusqu'à la crête du Djebel Heçaïa, où commence la plaine du Tâdla, on ne rencontre que ces deux espèces de pierres.

### 3 septembre.

Je suis ici près de la limite des Zaïan; à très peu de distance commence le Tâdla : je ne saurais aller plus loin sans un zetat de ce pays; la journée se passe à le chercher, je ne pourrai partir que demain.

### 4 septembre.

Je me mets en route à 5 heures du matin, accompagné d'un cavalier des Beni Zemmour, la tribu du Tâdla la plus rapprochée. Aujourd'hui je n'irai que jusqu'à la tente de mon zetat, située au douar des Aït El Mati. Nous y sommes à 8 heures du matin. Le terrain jusque-là est toujours la plaine d'avant-hier; cependant elle se modifie: ses ondulations s'accroissent et elle se couvre, vers les hauteurs, d'un assez grand nombre de lentilles; le sol reste pierreux.

Le Tâdla, où je suis entré aujourd'hui, n'est point une tribu: c'est une contrée, peuplée de plusieurs tribus distinctes. Elle est bornée : au nord, par les Zaïan et les Zaïr ; à l'est, par les Zaïan et les Ichqern: au sud, par les Ait Seri, les Aït Atta d Amalou, les Ait Bou Zïd, les Ait Aïad, les Ait Atab; à l'ouest, par les Entifa, les Srarna, les Chaouia. Elle se compose, au sud, d'une immense plaine, arrosée par l'Oumm er Rebia et s'étendant jusqu'au pied du Moyen Atlas; au nord, d'une région montueuse moins vaste. Les tribus qui l'occupent sont au nombre de neuf : cinq se trouvent dans la partie septentrionale, quatre dans la portion méridionale: ce sont, en allant de l'est à l'ouest : au nord, les Beni Zemmour, les Smâla, les Beni Khîran, les Ourdirra, les Beni Miskin; au sud, les Qetaïa, les Beni Madan, les Beni Amir, les Beni Mousa. Ces diverses tribus sont à peu près de même force, pouvant mettre, me dit-on, environ 3 000 hommes à cheval chacune. Elles parlent, les unes l'arabe, la plupart le tamazirt. Toutes sont nomades et ne vivent que sous la tente. Elles sont riches, possèdent d'immenses troupeaux de chameaux et de moutons, un grand nombre de chevaux, et cultivent les rives fertiles de l'Oumm er Rebia. Elles sont insoumises, à l'exception d'une seule, les Beni Miskin. Celle-ci fait partie du blad el makhzen; elle est commandée par un qaïd résidant dans une qaçba. Les autres sont blad es siba. Elles ne reconnaissent qu'une autorité, celle de Sidi Ben Daoud, le marabout de Bou el Djad. L'influence de ce saint personnage s'étend même sur une part des Zaïan : depuis le douar des Ait Mouloud, je n'entends plus parler que du *Sid*.

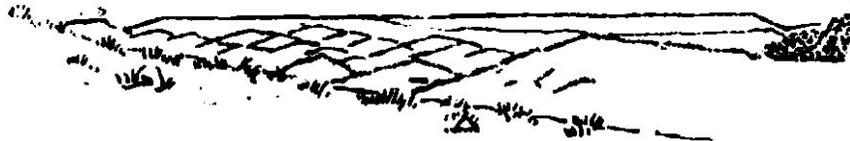
A partir d'ici, il y a une modification à noter dans les costumes : sans changer complètement, ils présentent quelques différences avec les précédents. Les hommes ne laissent plus pousser les longues mèches qui distinguent les Zemmour Chellaha, les Zaïan et les Chaouia. Les femmes conservent le même vêtement mais elles ne le portent que d'une manière, attaché par des broches ou des noeuds au-dessus des épaules; de plus, il leur couvre les jambes jusqu'à la cheville. Ce costume, tel qu'on le voit ici, est celui de toutes les femmes du Maroc; excepté dans les grandes villes et chez les Zemmour Chellaha et les Zaïan, nulle part je ne leur en ai vu ni ne leur en verrai d'autre: il peut être fait de divers tissus : soit de laine, comme ici, soit de cotonnade blanche, soit de guinée, mais partout la forme resté la même; partout aussi les femmes ne portent

que cette unique pièce d'étoffe pour tout vêtement: rien dessous, rien dessus: quelquefois un petit voile couvre la tête et le buste; rien de plus.

### 5 septembre.

Je pars à 4 heures du matin, en compagnie de mon zetat d'hier. Le terrain est légèrement accidenté ; le sol pierreux et nu ; on n'y voit que de petits lentisques clairsemés et quelques jujubiers sauvages. Au bout de deux heures de marche, nous traversons l'Ouad Grou: c'est, ai-je dit, le second cours d'eau dont est formé le Bou Regreg<sup>6</sup> : il n'est encore qu'une faible rivière : lit de galets; 12 mètres de large; point d'eau courante; quelques flaques de distance en distance. A partir de là, nous montons, par une côte qui ne devient un peu raide qu'en approchant du sommet, vers la crête du Djebel Heçaia ; en chemin, nous franchissons plusieurs chaînes de collines basses, ses contreforts. Jusqu'au bout le sol reste le même qu'au départ, seulement les arbres sont plus serrés à mesure que l'on s'élève.

A 10 heures et demie, j'arrive à un col; devant moi se développe une immense plaine, blanche et nue, dont la côte que je viens de gravir n'était que le talus: cette plaine est celle du Tâdla; vers l'est et vers l'ouest, elle s'étend à perte de vue; au sud, dans le lointain, des montagnes majestueuses dressent haut, malgré la distance, leurs crêtes sombres au-dessus de l'horizon, et la bornent sur toute sa longueur : ces montagnes sont la première des trois grandes chaînes dont se compose l'Atlas. A quelques pas du col est une petite enceinte, Qçar Beni Zemmour. Nous nous arrêtons là aujourd'hui. Nous entrons en même temps qu'une caravane assez nombreuse, armée jusqu'aux dents, qui a fait route avec nous depuis l'Ouad Grou.



Djebel Heçaia. (Vue prise d'Aït El Mati.) Croquis de l'auteur.

Je ne suis ici qu'à trois heures de marche de Bou el Djad, pourtant je suis loin d'être arrivé. Il y a autant de danger dans le peu de chemin qu'il me reste à faire qu'il y en avait dans toute la route que j'ai franchie jusqu'à ce jour. Ici plus d'anaia, plus de zetats : tout ce qui passe est pillé. Le pays, en cette saison surtout, est désert. Des troupes de pillards de toutes les tribus du Tâdla, parfois d'Ichqern, viennent s'y embusquer par 40 et 60 chevaux, prêtes à fondre sur quiconque s'y aventurerait. Les caravanes, même de 50 fusils, n'osent s'y hasarder. Cependant, au milieu de tant de périls, il est une voie de salut : ceux qui ne respectent rien respectent Sidi Ben Daoud ; là où les armes ne préservent point de l'attaque, le pacifique parasol d'un membre de la famille sainte suffit à écarter tout danger. Ainsi, qu'un voyageur isolé, qu'un nombreux convoi veillent aller à Bou el Djad, ils n'ont qu'un moyen : prier Sidi Ben Daoud de les faire chercher par un de ses fils ou petits-fils : cela coûte plus ou moins cher suivant le nombre de voyageurs et la composition de la caravane. Hâtons-nous de dire que les *çalih* (saints) de la zaouïa sont loin d'être exigeants: ils profitent avec une extrême modération de ce monopole, et déplorent l'état de choses qui le leur assure. Leur influence, quelque grande qu'elle soit, a été impuissante à le faire cesser; ils ne peuvent rien contre cet antique usage de la *razzia*, partout en honneur chez les nomades.

---

<sup>6</sup> L'Ouad Grou, qui porte ce nom dans sa portion supérieure, et ceux de El Amgaz et de Bou Regreg dans son cours inférieur, prend sa source dans la tribu des Zaïan; de là il traverse les territoires des Beni Zemmour, des Smâla et enfin des Zair.

Je dépêche donc à Sidi Ben Daoud la lettre de recommandation que j'ai pour lui, avec prière de m'envoyer chercher. Un messenger fait cette commission : il ne part qu'après s'être dépouillé de presque tous ses habits, seul moyen de passer en sûreté.

Qçar Beni Zemmour est une enceinte carrée, en mauvais murs de pisé de 3 mètres de haut; à l'intérieur se dressent pêle-mêle une trentaine de tentes, petites et misérables. Les habitants sont très pauvres; ils ne vivent que du commerce de bois : le coupant dans le Djebel Heçaia, ils le vendent aux gens de Bou el Djad qui viennent le prendre. Point d'eau au Qçar : chaque jour, à heure fixe, tous les hommes prennent leurs fusils et vont en troupe en chercher à des puits éloignés. Il est difficile d'imaginer une existence plus misérable. Encore la muraille qui protège ce lieu ne date-t-elle que de deux ans: elle est un bienfait du *Sid*. comme on appelle communément Sidi Ben Daoud.

### 6 septembre.

Mon messenger revient à 10 heures et demie du matin ; un des petits-fils de Sidi Ben Daoud l'accompagne: c'est un beau jeune homme d'environ dix-neuf ans; il arrive monté sur sa mule, le parasol à la main ; un seul esclave le suit. Nous partons aussitôt.

D'ici à Bou el Djad, nous marchons dans l'immense plaine du Tâdla, plaine à ondulations légères, tantôt nue, tantôt couverte de champs, en ce moment moissonnés et déserts; çà et là poussent, maigres broussailles, quelques jujubiers sauvages; le sol est blanchâtre, dur, pierreux. A 1 heure et demie, nous entrons dans la ville.

### 2°. - SÉJOUR A BOU EL DJAD.

« Ici, ni sultan ni makhzen ; rien qu'Allah et Sidi Ben Daoud. » Ces paroles, que m'adressait un Musulman à mon entrée à Bou el Djad, résument l'état de la ville : Sidi Ben Daoud y est seul maître et seigneur absolu. Son pouvoir est une autorité spirituelle qui devient, quand il lui plaît, une puissance temporelle, par le prix qu'attachent les tribus voisines à ses bénédictions. Cette souveraineté s'étend à la ronde à environ deux journées de marche. De tous les points situés dans ce rayon, on accourt sans cesse à Bou el Djad apporter une foule de présents : la ville est toujours remplie de pèlerins : ils viennent chercher la bénédiction du saint et gagnent, en échange de cadeaux, les grâces attachées à ses prières. C'est surtout le jeudi, jour de marché, que les fidèles sont nombreux ; la semaine dernière, les offrandes, en blé seulement, se montaient à deux cents charges de chameau; la précédente, à quatre cents ; de plus, il y avait eu de grands dons d'argent, de bétail, de chevaux. Ce ne sont pas seulement les particuliers qui remplissent ces pieux devoirs. Chaque année, les tribus environnantes arrivent, les unes après les autres, fraction par fraction, recevoir en masse la bénédiction du Sid et lui présenter leur tribut. Cette redevance régulière lui est servie par toutes les tribus du Tâdla, presque tous les Chaouïa, quelques fractions des Aït Seri, une petite portion des Ichqern.



Bou el Djad (Vue de la ville prise du chemin de (Ksar Beni Zemmour)  
Croquis de l'auteur.

Quelle est la source de ce prestige ? Sidi Ben Daoud n'est point un chef d'ordre religieux ; il n'est point non plus un chérif, petit-fils de Mahomet ; mais son origine n'en est pas moins auguste : il descend du kalife Omar ben El Khattab. Ses ancêtres, établis depuis trois siècles et demi au Maroc, y acquièrent vite, autant par leurs vertus que par leur sainte et illustre naissance, la vénération et la puissance dont nous voyons Sidi Ben Daoud jouir aujourd'hui. D'ailleurs, point d'ordre, point de khouân, point de prières particulières : il n'y a ici que le chef d'une grande et sainte famille, le rejeton d'une longue lignée de bienheureux, objet des grâces spéciales du ciel accordées aux prières de ses ancêtres. On honore en lui un sang sacré ; on a foi en sa bénédiction, qui en ce monde fertilise la terre et fait prospérer les troupeaux, et dans l'autre vie ouvre aux hommes les portes du paradis et leur assure, au jour du jugement dernier, l'intercession d'Omar et de tous les saints ses descendants.

Voici la généalogie de Sidi Ben Daoud, depuis l'époque à laquelle sa maison s'est établie au Maroc :

Sidi Hammou (c'est lui qui vint d'Orient dans ces pays),  
Sidi Zari ben S. Hammou,  
Sidi Bel Qasem ben S. Zari (il habitait Qaçba Tâdla, où se trouve son mausolée),  
Sidi Molhammed Ech Chergi ben S. Bel Qasem (c'est lui qui fonda la ville de Bou el Djad, à l'emplacement de laquelle ne s'élevaient alors que des bois),  
Sidi Abd el Qader ben S. Mohammed Ech Chergi,  
Sidi Abd el Qader ben S. Abd el Qader,  
Sidi El Mati ben S. Abd el Qader,  
Sidi Çaleh ben S. El Mati,  
Sidi El Mati ben S. Çaleh,  
Sidi El Arbi ben S. El Mati,  
Sidi Ben Daoud ben S. El Arbi.

Depuis la fondation de Bou el Djad par S. Mohammed Ech Chergi, cette ville n'a pas cessé d'être la résidence de ses descendants<sup>7</sup>. Sidi ben Daoud ben Sidi El Arbi, leur chef actuel, a près

---

<sup>7</sup> Voici ce qu'écrivait Ali Bey, en 1804, au sujet de la puissance de la zaouïa de Bou el Djad et de Sidi El Arbi, qui en était alors le chef :

« Je parlerai ici des deux plus grands saints qui existent maintenant dans l'empire du Maroc : l'un est *Sidi Ali Benhamèt*, qui réside à *Wazen* ; et l'autre, qui se nomme *Sidi Alarbi Benmâte*, demeure à *Tedla*. Ces deux saints décident presque du sort de l'empire, parce que l'on croit que ce sont eux qui attirent les bénédictions du ciel sur le pays. Dans les districts où ils habitent, il n'y a ni pacha, ni kaïd, ni gouverneur du sultan, et on n'y paie aucune espèce de tribut; le peuple est entièrement gouverné par ces deux saints personnages, sous une espèce de théocratie et dans une sorte d'indépendance. La vénération dont jouissent ces personnages est si grande que, lorsqu'ils visitent les provinces, les gouverneurs prennent leurs ordres et leurs conseils.

« Je n'ai pas vu Sidi Alarbi, qui était à Tâdla; mais je connais un de ses neveux, qui est venu me voir en son nom. Il est fort rouge, et tellement gros que sa respiration est fatigante. On assure que Sidi Alarbi est encore plus grand et plus gras. On voit que les jeûnes et les macérations sont loin de porter atteinte à la vigueur et à la santé de nos saints. Malgré sa grosseur, on ajoute que Sidi Alarbi monte légèrement à cheval et qu'il tire très bien un coup de fusil, ce qui est une nouvelle faveur de la divinité. Malheureusement quelques discussions se sont élevées entre lui et le sultan Muley Seliman. Ce dernier ayant fait construire une mosquée dans le territoire de Tâdla et ayant sans doute manqué à certains égards, Sidi Alarbi crut devoir la convertir en écurie. Muley Seliman fit alors présent de mille ducats à Sidi Alarbi pour l'apaiser. Le vénérable saint envoya en échange mille moutons au sultan. Il faut espérer que cet acte de repentir gagnera la miséricorde de Dieu par la recommandation du saint. (*Voyages d'Ali Bey en Afrique et*

de quatre-vingt-dix ans; malgré son grand âge, il jouit de la plénitude de ses facultés: c'est un beau vieillard, au visage pâle, à la longue barbe blanche; ses traits ont une rare expression de douceur et de bonté. Il marche avec difficulté, mais circule chaque jour sur sa mule. Quelle que soit la maison où il se trouve, les abords en sont toujours entourés de plus de cent individus accroupis au pied des murs, attendant le moment de sa sortie pour baiser son étrier ou le pan de son haïk. Il est non seulement vénéré, mais profondément aimé. Chacun vante sa justice, sa bonté, sa charité.

La famille de Sidi ben Daoud est nombreuse : il a, me dit-on, au moins trente enfants, tant de ses femmes que de ses esclaves. L'aîné de ses fils s'appelle S. el Hadj El Arbi : il est en ce moment auprès du sultan; le second est S. Omar, homme de 55 à 60 ans: ce dernier passe pour très intelligent et fort instruit. Outre ses descendants directs, il a un grand nombre de frères, de neveux: la ville entière n'est peuplée, à part les Juifs et quelques artisans, que des parents proches ou éloignés du Sid, de leurs esclaves et de leurs serviteurs. Tous les membres de la famille de Sidi ben Daoud participent à son caractère de sainteté, et cela à un degré d'autant plus élevé qu'ils lui tiennent de plus près par le sang.

Qui sera l'héritier de S. Ben Daoud ? Nul ne le sait: il n'y a point d'ordre de succession; chaque Sid, lorsqu'il sent la mort approcher, choisit un de ses enfants et, lui donnant sa bénédiction, fait passer par là sur sa tête les faveurs divines dont est sans cesse comblé le chef de la maison d'Omar ; l'élu recueille l'héritage de tous les biens spirituels et temporels de son père. Rien ne peut faire prévoir d'avance qui doit l'être ; l'ordre de naissance n'est point suivi : S. Ben Daoud était un des plus jeunes fils de S. El Arbi.

Le Sid est en bonnes relations avec le sultan ; jamais, malgré leur puissance, ni lui ni ses ancêtres n'ont montré d'hostilité au gouvernement des chérifs. Moulei El Hassan envoie chaque année de riches présents à Bou el Djad ; en échange, toutes les fois qu'il va de Fâs à Merrâkech, le Sid ou un de ses fils l'accompagne depuis Dar Beida jusqu'à l'Oumm er Rebia ou l'Ouad el Abid. C'est ainsi que Hadj El Arbi est en ce moment auprès du sultan.

Inutile de dire que la zaouïa est riche: chaque année y voit entrer des offrandes immenses, tant en argent qu'en nature, tributs réguliers des régions environnantes, dons apportés de loin par des pèlerins isolés, cadeaux envoyés de Fâs et de Merrâkech par les grands de l'empire. Sidi ben Daoud possède une fortune énorme. Les autres membres de sa famille participent aux aumônes des fidèles comme ils participent à leur dévotion, suivant leur degré de sainteté. Quelques-uns sont fort riches, d'autres le sont moins; mais tous ne vivent que des offrandes qu'ils reçoivent.

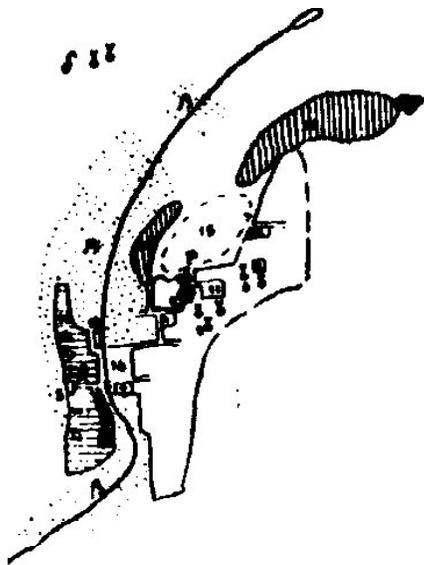
Les çalihs de Bou el Djad sont loin d'être des hommes fanatiques, intolérants, d'esprit étroit. La plupart ont été à la Mecque : c'est dire qu'ils ont abandonné et les folles idées des ignorants sur la puissance et l'étendue de la religion musulmane et leurs préjugés ridicules contre les Européens. Tous sont lettrés, peu sont savants. Le Sid possède cependant une belle bibliothèque, mais on la consulte peu. Les saints profitent des biens que Dieu leur a donnés pour passer leur existence dans les douceurs des plaisirs licites : au reste, le Seigneur les bénit en toutes choses. Nulle part je n'ai vu les mulâtres aussi nombreux qu'à Bou el Djad.

La position de Bou el Djad, au milieu des ondulations d'une immense plaine pierreuse et blanche, est triste. Il y a peu d'eau, peu de jardins. Sans son importance comme centre religieux, sans le caractère que lui donnent ses mosquées, ses grandes qoubbas et les riches demeures de ses çalihs, ce lieu ne mériterait pas le nom de ville: il n'a guère plus de 1 700 habitants, dont 200

---

*en Asie pendant les années 1803, 1804, 1805, 1806 et 1807 ; t.1, chap. XV.)*

Israélites. La cité est étendue, eu égard à sa population; mais les maisons sont clairsemées et entremêlées, à l'ouest, de jardins, à l'est, de terrains vagues et d'énormes monceaux d'ordures. Les demeures riches, celles des fils et des proches parents du Sid, sont bâties en pierres grossièrement cimentées, avec portails, arcades, pourtours de fenêtres en briqués; peu sont blanchies extérieurement; à l'intérieur, elles sont ornées comme les maisons de Fâs : carrelage sur le sol; vitres aux fenêtres; plafonds de poutrelles peintes; milhrabs<sup>8</sup> à arabesques sculptées. Les maisons pauvres, c'est-à-dire le plus grand nombre, sont construites en pisé. Toutes sont couvertes en terrasse. La ville ne possède point d'enceinte, mais il existe des portes, ou au moins des portails, à l'entrée des principales rues. La partie occidentale de Bou el Djad est habitée par la famille immédiate du Sid, aussi porte-t-elle le nom de Ez Zaouïa; les parents moins proches résident dans les autres quartiers; les Juifs sont relégués au nord-est. Il y a deux grandes mosquées, et auprès d'elles quatre mausolées abritant les restes d'ancêtres de S. Ben Daoud : ce sont des tours carrées, hautes et massives, couronnées de toits de tuiles vertes. Point de quartier commerçant proprement dit. L'emplacement du marché hebdomadaire sert en même temps au trafic de chaque jour; on y voit un certain nombre de niches lignées, faites de pisé ou de pierre sans ciment, profondes de 2 mètres, hautes de 1,50 m : c'est là qu'artisans et commerçants viennent s'installer chaque matin. Avec leurs marchandises qu'ils remportent le soir: tous n'ont même pas ces abris, il en est qui préfèrent de simples huttes de feuillage. Le jeudi, grand marché, fréquenté par toutes les tribus des environs. On trouve dans les boutiques la plupart des produits européens en vente à Fâs et à Meknâs, sauf le pétrole, la coutellerie, les crayons. Mais ces objets abondent chez les çalihs qui les font venir directement de Dar Beida. C'est par ce port que se fait tout le commerce de Bou el Djad. De là viennent cotonnades, thé, riz, sucre, épicerie, parfumerie, vêtements de luxe; en échange on y apporte des peaux, de la laine, de la cire. Il y a quatre jours de marche d'ici à Dar Beida, deux en blad es siba, où l'on ne voyage qu'avec l'escorte d'un parent du Sid, deux en blad el makhzen. Aucunes relations avec Merrâkeh, à cause de la difficulté des communications: la route est très périlleuse; on compte huit jours pour la parcourir, tant il faut faire de détours et changer souvent de zetats.



Bou el Djad. (La ville et ses environs.)

1. Mosquée de M. Seliman.
  2. Mosquée de S. Mohammed Ech Chergi.
  3. Qoubbas; au nombre de 3.
  4. Qoubba de S. Mohammed Ech Chergi
  5. Maison de Sidi Ben Daoud.
  6. Maison de S. Omar.
  7. Maison de S. Mohammed Bell Dris,
  8. Maison de S. el Hadj Edris.
  9. Maison de Mousi Alloun,
  10. 1<sup>er</sup> mellah.
  11. 11. 2<sup>ème</sup> mellah.
  12. 12. 3<sup>ème</sup> mellah,
  13. 13. Fondoq.
  14. 14. Place,
  15. 15. Marché,
- P. Principale entrée de la ville.  
a. Buttes formées de décombres amoncelés,  
b. Jardins.  
d. Petites qoubhas.  
e. Puits

<sup>8</sup> Le *mihrab* est une niche orientée dans la direction de la Mecque.

Bou el Djad, quoique traversée par un ruisseau, est mal pourvue d'eau; celle que donne le ruisseau est mauvaise, et ne sert qu'à abreuver les animaux et à arroser les vergers: quelques maisons ont des citernes, mais la plus grande partie de la ville n'est alimentée que par un groupe de six ou sept puits situés à près d'un kilomètre vers l'ouest. Avec si peu d'eau, il ne saurait y avoir beaucoup de jardins: ils sont en effet peu étendus; on les cultive avec d'autant plus de soin. On y voit les arbres qui croissent à Meknâs : grenadiers, figuiers, oliviers, vigne; et, poussant à leur ombre, les légumes du pays: citrouilles, melons, pastèques, courges et piments.



Mosquée et mausolée  
de S. Mohammed Ech Chergi à Bou el Djad.  
(Vue prise de la maison de Mousi Alloun.) Croquis  
de l'auteur.



Deux des 3 mausolées, à Bou el Djad.  
(Vue prise de la maison de Mousi Alloun.)  
Croquis de l'auteur.

Le costume des citadins est le même ici qu'à Fâs. Celui des tribus voisines a été décrit au sujet des Beni Zemmour; cependant, à partir de Bou el Djad, je remarque dans l'armement une particularité, spéciale au Tâdla, et qui ne m'avait pas frappé à Ait El Mati : c'est l'usage de la baïonnette; tous les hommes du Tâdla portent habituellement, suspendue à un baudrier, une longue baïonnette qui remplace sabre et poignard.



Campagne autour de Bou el Djad, qubbas d.  
(Vue prise de la maison de Mousi Alloun.) Croquis de l'auteur.

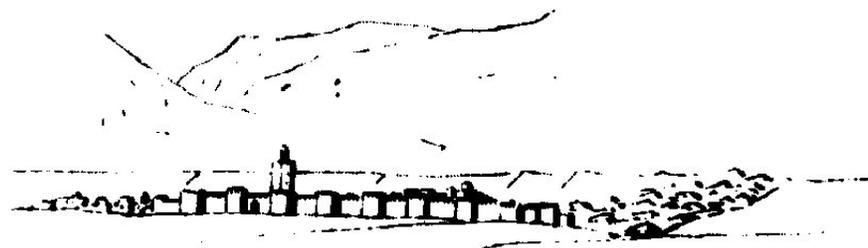
### 3°. - DE BOU EL DJAD A QAÇBA TADLA.

Avant de quitter Bou el Djad je m'assure de l'escorte d'un des petits-fils de Sidi Ben Daoud pour tout le temps que je passerai encore dans le Tâdla. Sous cette protection je vais aller d'abord à Qaçba Tâdla, puis à Qaçba Beni Mellal.

#### 17 septembre.

Départ de Bou el Djad à 3 heures et demie du matin. Le terrain est toujours cette grande plaine du Tâdla, à ondulations légères, où j'ai déjà marché; quant à la nature du sol, elle varie un peu : rocheuse pendant le premier tiers de la route, elle n'est plus que pierreuse au second; à la fin

c'est de la terre mêlée de petits cailloux. Les cultures, rares au début, augmentent à mesure que j'avance: ce qu'elles n'occupent pas est nu en cette saison, ou semé de rares jujubiers sauvages, mais se couvre, dit-on, au printemps, de pâturages superbes. Beaucoup de gibier : on lève un grand nombre de lièvres et de perdreaux; il y a aussi, paraît-il, des gazelles. A 7 heures du matin, j'arrive à Qaçba Tàdla.



Qaçba Tàdla. (Vue prise du chemin de Bou el Djad.)  
Croquis de l'auteur.

Avant Moulei Ismaïl, le lieu où elle se dresse était, m'assure-t-on, désert: aucun village n'y existait. Le bourg que l'on voit aujourd'hui daterait du règne de ce sultan. C'est lui qui fonda et la qaçba et la mosquée; à lui aussi est dû le pont de l'Oumm er Rebia, pont de 10 arches, le plus grand du monde au dire des habitants. Qaçba Tàdla s'élève sur la rive droite du fleuve, qui coule au pied même de ses murs. Les eaux ont ici 30 à 40 mètres de large; le courant en est rapide, la profondeur considérable: on ne peut les traverser qu'en des gués peu nombreux; hors de ces points, il faudrait, même dans cette saison, se mettre à la nage : elles sont encaissées entre des berges tantôt à 1/1, tantôt à 1/2, s'élevant de 12 à 15 mètres au-dessus de leur niveau. La berge gauche est la plupart du temps un peu plus haute que la droite: les berges sont parfois rocheuses; alors le lit du fleuve l'est aussi: mais le plus souvent leur composition est un mélange de terre et de gravier.

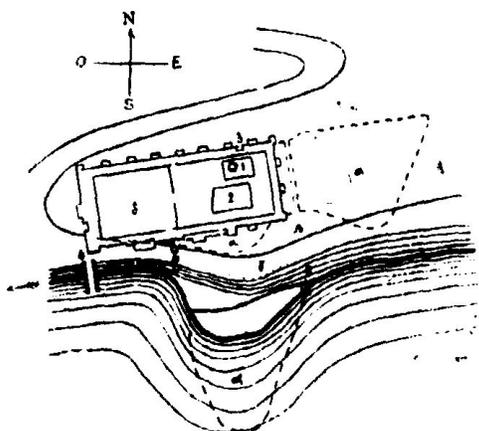
La Qaçba proprement dite, bien conservée, est de beaucoup ce que j'ai vu de mieux au Maroc, comme forteresse. Voici de quoi elle se compose: 1°. d'une enceinte extérieure, en murs de pisé de 1,20 m d'épaisseur et de 10 à 12 mètres de haut; elle est crénelée sur tout son pourtour, avec une banquette le long des créneaux; de grosses tours la flanquent; 2°. d'une enceinte intérieure, séparée de la première par une rue de 6 à 8 mètres de large. La muraille qui la forme est en pisé, de 1,50 m d'épaisseur; elle est presque aussi haute que l'autre, mais n'a point de créneaux. Ces deux enceintes sont en bon état : point de brèche à la première; la seconde n'en a qu'une, large, il est vrai ; elle s'ouvre sur une place qui divise la qaçba en deux parties: à l'est, sont la mosquée et dar el makhzen<sup>9</sup>; à l'ouest, les demeures des habitants: les unes et les autres tombent en ruine et paraissent désertes. Je ne vis, lorsque je la visitai, qu'un seul être vivant dans cette vaste forteresse : c'était un pauvre homme; il était assis tristement devant la porte de dar el makhzen; son chapelet pendait entre ses doigts; il le disait d'un air si mélancolique qu'il me fit peine. Quel était cet ascète vivant dans la solitude et la prière ? D'où lui venait ce visage désolé ? Faisait-il, pécheur converti, pénitence de crimes inconnus ? Était-ce un saint marabout pleurant sur la corruption des hommes ? - Non, c'est le qaïd; le pauvre diable n'ose sortir: dès qu'il se montre, on le poursuit de huées.

Si la qaçba n'est pas habitée, elle a deux faubourgs qui le sont : l'un sur la rive droite, formé de maisons de pisé: les familles riches, les Juifs, y demeurent; l'autre sur la rive gauche, composé

---

<sup>9</sup> Maison du gouvernement.

de tentes et de huttes en branchages: c'est le quartier des pauvres. Qaçba Tâdla est moins peuplée que Bou el Djad : elle a environ 1 200 à 1 400 habitants, dont 100 à 150 Israélites. Point d'autre eau que celle de l'Oumm er Rebia : elle est claire et bonne, quoique d'un goût un peu salé. Toute cette région contient du sel en abondance; j'en vois ici de belles dalles, d'un mètre de long, sur 60 centimètres de large et 15 à 20 centimètres d'épaisseur: on les extrait non loin d'ici, sur le territoire des Beni Mousa<sup>10</sup>. Qaçba Tâdla ne possède point de jardins : pas un arbre, pas un fruit, pas un brin de verdure. C'est un exemple unique au Maroc. Ville, bourg ou village, je n'y ai pas vu d'autre lieu habité qui n'ait eu des jardins petits ou grands.



Qaçba Tâdla.

1. Mosquée,
2. Dar el makhzen,
3. Principale porte de la 1ère enceinte.
4. Pont sur l'Oumm er Rebia.
5. Gué de l'Oumm er Rebla,
- a. Faubourg,
- b. Marché,
- d. Cimetière.
- d. Maisons en ruine et désertes.

#### 4°. - DE QAÇBA TADLA A QAÇBA BENI MELLAL.

**19 septembre.**

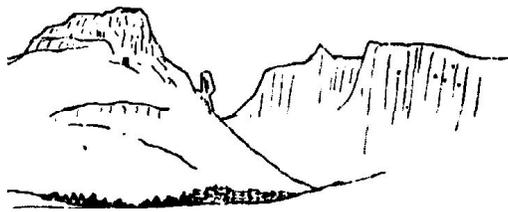
Départ à 6 heures du matin. Je traverse l'Oumm er Rebia à un gué situé auprès du cimetière, et je marche droit vers le pied de la haute chaîne qui se dresse dans le Sud. C'est la première des trois grandes arêtes dont se compose l'Atlas Marocain, celle que nous appelons Moyen Atlas. Elle n'a point de nom général parmi les indigènes : la portion que je vois d'ici est dite, à l'ouest, Djebel Beni Mellal, à l'est Djebel Amhauch; les flancs sont tantôt rocheux, tantôt terreux, en grande partie boisés : pentes fort raides dès le pied; escarpements fréquents; dans les vastes forêts le gibier abonde : à côté des perdrix, des lièvres, des sangliers, des singes, on y trouve le lion et la panthère. Tels sont ces premiers hauts massifs de l'Atlas, monts élevés et sauvages, au pied desquels s'arrêtent à la fois et la plaine et le pays du Tâdla, Là commence le territoire des Ait Seri, puissante tribu tamazirt qui couvre de ses villages et de ses tentes toute la chaîne qui est devant mes yeux.

Du lit de l'Ouad Oumm er Rebia au pied de la montagne, ce n'est qu'une large plaine, unie comme une glace ; pas une ondulation; pas une pierre; le sol est une terre brune : des champs le couvrent en entier et s'étendent à perte de vue; des ruisseaux, à eau claire et courante, une foule

<sup>10</sup> Le sel abonde au Maroc, D'autres salines très riches, d'où l'on tire des dalles semblables à celles des Beni Mousa, se trouvent sur le territoire des Imerrân. Les rivières salées sont aussi en grand nombre : j'en ai rencontré plusieurs : ce sont l'Ouad Oumm er Rebia, l'Ouad Rdât, l'Ouad Iounil, l'Asif Marren, l'Ouad Tisint, l'Ouad Tatta, l'Aïn Iमारiren (Haha), etc. L'Ouad Messoun, affluent de la Mlouïa, est salé aussi, m'a-t-on dit.

de canaux, les arrosent : ce sont les cultures des Qetaïa, l'une des tribus du Tâdla. Au bout de deux heures de marche, nous nous engageons au milieu de leurs douars; douars immenses et superbes, composés chacun de plus de 50 tentes, distants à peine d'un kilomètre les uns des autres: ils forment deux longues rangées qui s'étendent parallèlement au pied de la chaîne et se développent en lignes noires jusqu'à l'horizon. A l'entour paissent chameaux, boeufs et moutons, en troupeaux innombrables.

A 9 heures, nous arrivons au pied des montagnes: nous le suivons jusqu'au gîte. La contrée est enchantée : point d'heure où l'on ne traverse un cours d'eau, point d'heure où l'on ne rencontre un village, des vergers. C'est d'abord l'Ouad Derna, que nous franchissons au milieu des jardins de Tagzirt, bourgade que nous laissons à notre droite; puis c'est Fichtâla, avec la célèbre qaçba de ce nom, si importante naguère, déchue aujourd'hui; enfin c'est l'Ouad Foug el Ancer avec Aït Saïd. Nous nous arrêtons quelques instants à Fichtâla : de la qaçba, construite par Moulei Ismaïl sur le modèle de celle de Tâdla, il ne reste que des ruines imposantes; le village actuel y est adossé: il n'a pas plus de 200 à 300 habitants. Ceux-ci ne comptent avec aucune tribu. Cet endroit est un petit centre à part, siège d'une zaouïa dont les chefs, qui sont en ce moment deux frères, Sidi Mohammed Ech Cherif et Sidi Hasan, sont souverains absolus du lieu. Fichtâla est située sur les premières pentes de la montagne, parmi des côtes ombragées d'amandiers, au pied de grands rochers où une foule de ruisseaux bondissant en cascades tracent des sillons d'argent, au milieu de jardins merveilleux comparables à ceux de Tâza et de Sfrou.



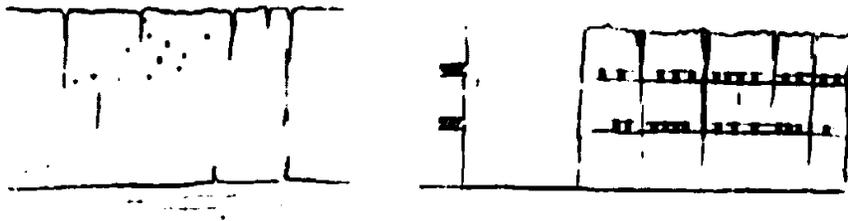
Foug el Ancer et village d'Aït Saïd  
(Vue prise du chemin de Foug el Ancer à Qaçba Beni Mellal.) Croquis de l'auteur.

Un peu plus loin est Aït Saïd; nous y arrivons à midi : c'est le terme de notre marche d'aujourd'hui. Les cours d'eau que j'ai traversés chemin faisant sont les suivants : Ouad Oumm er Rebia, (40 mètres de large; 90 centimètres de profondeur); Ouad Derna (torrent impétueux; eaux limpides et vertes roulant au milieu de quartiers de roc dont est semé le lit : au gué où je l'ai passé, il avait 25 mètres de large et 70 centimètres de profondeur; mais sa largeur habituelle n'est que de 15 à 20 mètres); Ouad Fichtâla (gros ruisseau; 2 mètres de large; 40 centimètres de profondeur; descend par cascades de la montagne); Ouad Foug el Ancer (3 mètres de large; 40 centimètres de profondeur; prend sa source à une centaine de mètres en amont du village d'Aït Saïd). J'ai rencontré aujourd'hui un assez grand nombre de personnes sur le chemin.

Aït Saïd est un gros village de 300 à 400 maisons, le principal de la fraction de ce nom: il est situé au bas de la montagne, à la bouche d'un ravin profond, Foug el Ancer, où six sources, qui donnent naissance à un beau torrent, jaillissent du pied de roches immenses. Ces roches, murailles à pic d'une hauteur prodigieuse, dominant le village : vers leur partie supérieure, apparaissent les ouvertures béantes de cavernes creusées presque symétriquement dans leur flanc. Quels ouvriers ont façonné ces étranges demeures ? A quelles races appartenaient-ils, ceux qui escaladaient ainsi les parois lisses du roc par des chemins inconnus ? C'étaient sans doute des Chrétiens, puisque rien ne leur est impossible. Aujourd'hui nul n'y peut atteindre; malheur à qui tenterait de monter vers ces retraites mystérieuses : des génies en défendent l'accès et

précipiteraient le téméraire au fond de la vallée.

A partir d'ici, je rencontrerai souvent des cavernes de ce genre; je les signalerai chaque fois qu'il s'en présentera ; elles abondent dans la partie de l'Atlas que je vais traverser: il est rare d'y trouver un village auprès duquel il n'y en ait pas. La plupart d'entre elles sont placées en des points inaccessibles. Il y en a de deux sortes : les unes s'ouvrent sans ordre à la surface du rocher; l'oeil ne distingue que plusieurs trous sombres percés au hasard et isolés de leurs voisins. Les autres, au contraire, sont creusées sur un même alignement : en avant des ouvertures, on voit, le long de la muraille, une galerie taillée dans le roc qui met en communication les cavernes; cette galerie est fréquemment garnie, à l'extérieur, d'un parapet en maçonnerie; quand des crevasses se présentent et coupent la voie, les bords en sont reliés par de petits ponts de pierre. Souvent des rangs semblables sont étagés par deux ou trois sur une même paroi rocheuse.

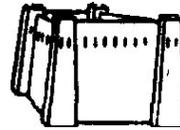
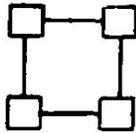


Ces cavernes bordent certaines vallées sur une grande longueur. Le petit nombre d'entre elles qui sont accessibles servent à emmagasiner les grains ou à abriter les troupeaux; j'en ai visité quelques-unes: elles m'ont frappé par leur profondeur et par leur hauteur. Mais presque toutes sont inabordables. Aussi les légendes les plus fantastiques ont-elles cours à leur sujet: ces demeures extraordinaires paraissant choses aussi merveilleuses que les bateaux à vapeur et les chemins de fer, on les attribue aux mêmes auteurs : à des Chrétiens des anciens temps, que les Musulmans chassèrent quand ils conquièrent le pays; on va jusqu'à citer les noms des rois, surtout des reines à qui appartenaient ces forteresses aériennes, Dans leur fuite, ils abandonnèrent leurs trésors. Aussi pas un indigène redoute-t-il que les cavernes n'en soient pleines. D'ailleurs ne les a-t-on pas vus ? Ici c'est un marabout, là c'est un Juif qui, se glissant entre les rochers, pénétrant dans les grottes profondes, a aperçu des monceaux d'or; mais nul n'a pu y toucher : tantôt des génies les gardaient, tantôt un chameau de pierre, animé et roulant des yeux terribles, veillait sur eux; ailleurs on les entrevoyait entre deux roches qui se refermaient d'elles-mêmes sur qui voulait franchir le passage. On m'a cité un lieu, Amzrou, sur l'Ouad Dra, où, d'après des rapports de ce genre, les habitants sont si convaincus de l'existence de richesses immenses dans des cavernes du voisinage, qu'ils y ont placé des gardiens pour qu'on ne les enlevât pas.

Pendant ma route d'aujourd'hui, j'ai remarqué, sur les pentes de l'Atlas, soit isolées, soit dominant des villages, un grand nombre de constructions semblables à de petites qaçbas, à des châteaux. C'est ce qu'on appelle des *tirremt*<sup>11</sup>. La forme ordinaire en est carrée, avec une tour à chaque angle; les murs sont en pisé, d'une hauteur de 10 à 12 mètres. Ces châteaux servent de magasins pour les grains et les autres provisions. Ici, tout village, toute fraction a une ou plusieurs *tirremts*, où chaque habitant, dans un local particulier dont il a la clef, met en sûreté ses richesses et ses réserves. Des gardiens sont attachés à chacune d'elles.

---

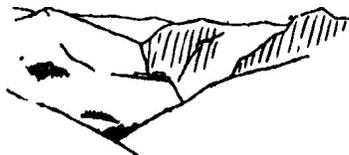
<sup>11</sup> Au singulier *tirremt*, au pluriel *tirrematin*.



Cette coutume des châteaux-magasins, que je vois ici pour la première fois, est universellement en usage dans une région étendue: d'abord dans les massifs du Grand et du Moyen Atlas, sur les deux versants, depuis Qçâbi ech Cheurfa et depuis les Ait Ioussi jusqu'à Tizi n Glaoui; puis sur les cours tout entiers de l'Ouad Dra et de l'Ouad Ziz, ainsi que dans la région comprise entre ces fleuves. A l'ouest de Tizi n Glaoui et du Dra, règne une autre méthode, en vigueur dans la portion occidentale de l'Atlas et du Sahara, de l'Ouad Dra à l'Océan: celle des *agadir*<sup>12</sup>. Là ce n'est plus le village qui réunit ses grains en un ou plusieurs châteaux, c'est la tribu qui emmagasine ses récoltes dans un ou plusieurs villages. Ces villages portent le nom d'agadirs. Vers Tazenakht, je les verrai, sur ma route, remplacer les tirremts. Dans la première région, chaque hameau, en temps d'invasion, peut opposer séparément sa résistance; dans la seconde, la vie de la tribu entière dépend d'un ou deux points: dans l'une, j'aurai chaque jour le spectacle d'hostilités de village à village; dans l'autre, ce n'est qu'entre grandes fractions qu'on se fait la guerre.

### 20 septembre.

Départ à 10 heures du matin. Le chemin continue à longer le pied de la montagne: sol terreux, semé de quelques pierres; à gauche, l'Atlas rocheux et boisé; à droite, la plaine du Tâdla s'étendant à perte de vue comme une mer; aussi loin que l'oeil peut distinguer, elle est couverte de cultures. A midi, j'arrive à Qaçba Beni Mellal, où je m'arrête.



Village d'Abel Sabeq  
(Vue prise du chemin de Foum el Ancer  
à Qaçba Beni Mellal.)  
Croquis de l'auteur.

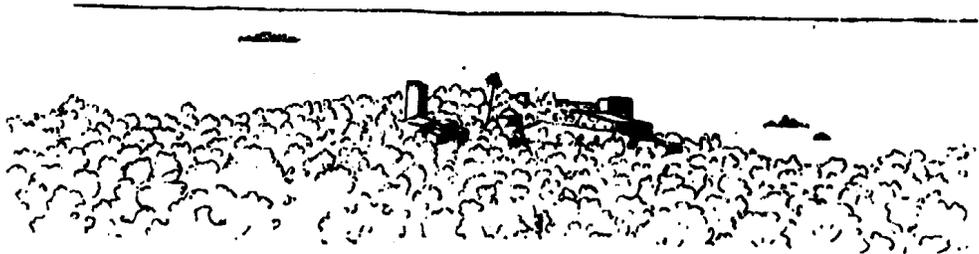


Zaouia Sidi Mohammed Bel Qasem et partie  
septentrionale des jardins de Qaçba Beni mellal (Vue  
prise du chemin de foum el Ancer à Qaçba Beni Mellal)  
Croquis de l'auteur.

Qaçba Beni Mellal, qui porte aussi le nom de Qaçba Bel Kouch, est une petite ville d'environ 3 000 habitants, dont 300 Israélites. Elle est construite au pied même de la montagne, sur une côte douce qui joint celle-ci à la plaine; de superbes jardins tapissent cette côte; vers le nord, ils s'étendent fort loin; au sud, ils s'arrêtent brusquement devant une falaise de pierre qui se dresse à 1 kilomètre de la ville. Au pied de cette muraille jaillissent, du sein du rocher, les sources

<sup>12</sup> Au singulier *agadir*, au pluriel *igoudar*.

qui arrosent Qaçba Beni Mellal : les eaux en sont d'une pureté admirable et d'une abondance extrême; on les a réparties en six canaux: chacun d'eux forme un ruisseau de 2 mètres de large et de 30 centimètres de profondeur; ensuite elles sont distribuées à chaque maison, à chaque clos, par une foule de petits conduits courant en toutes directions. Bien que ces eaux forment un volume total considérable, elles se perdent dans les jardins de la ville et dans la plaine du Tâdla, sans atteindre l'Oumm er Rebia à leur confluent naturel. Il en est de même des divers cours d'eau que j'ai traversés hier, après l'Ouad Derna. Leurs eaux sont captées au sortir de la montagne pour les irrigations: il ne leur en reste plus en arrivant en plaine; ce n'est que l'hiver que leurs lits se remplissent, et qu'ils gagnent : l'Ouad Foum el Ancer, l'Ouad Derna, l'Ouad Beni Mellal, l'Oumm er Rebia.



Zaouia Sidi Mohammed Bel Quem et plaine du Tâdla.  
(Vue prise des premières pentes du Moyen Atlas, au sud de la zaouïa) Croquis de l'auteur.

Les constructions de Qaçba Beni Mellal, comme toutes celles que j'ai vues depuis le 17 septembre, sont en pisé. Les maisons ont un premier étage, de même qu'à Bou el Djad et à Qaçba Tâdla. Point de minaret dans la ville même; il y en a un au milieu des jardins, à la zaouïa de S. Mohammed Bel Qasem. Une vieille qaçba, aux murailles hautes et épaisses, mais tombant en ruine, quoiqu'elle ait été, dit-on, restaurée par Moulei Seliman, est le seul monument remarquable. Au centre du bourg, se trouve le marché, semblable à celui de Bou el Djad; les produits européens en vente sur ce dernier se rencontrent seulement ici; ils viennent soit de Dar Beida, soit plutôt de Merràkech. Tous les quinze jours, une caravane d'une douzaine de chameaux arrive de cette capitale: elle ne met que quatre journées à faire le trajet. Au contraire, la route de Dar Beida est longue: elle passe par Bou el Djad. La ville a l'aspect propre et riche; rues larges, maisons neuves et bien construites: elle doit sa prospérité à ses immenses vergers, dont les fruits s'exportent au loin. Les jardins de Qaçba Beni Mellal, comme ceux qui sont échelonnés dans la même situation au pied de l'Atlas, sont d'une richesse merveilleuse: ce qu'étaient au nord Chechaouen, Tâza, Sfrou, nous le retrouvons ici à Tagzirt, à Fichtâla, à Qaçba Beni Mellal, à Dmnât. Les trois premiers de ces lieux, et d'autres placés plus à l'est, fournissent tout le Tâdla de leurs fruits. Bou el Djad même ne mange guère que de ceux-là. Ces fruits consistent en raisins, figues, grenades, pêches, citrons et olives, aussi remarquables par la qualité que par l'abondance.

Deux qaïds résident ici. Ce sont des qaïds *in partibus*, comme ceux des Zaïan et de Qaçba Tâdla. Cependant le sultan avait en ce lieu, il n'y a pas longtemps, un parti assez nombreux: il s'était produit un fait que j'ai remarqué dans d'autres contrées insoumises, surtout dans celles qui étaient riches et commerçantes. Une partie de la population, considérant les obstacles que l'anarchie mettait à la prospérité du pays, songeant aux dévastations continuelles de leurs terres, résultat des guerres avec les tribus voisines, regardant combien le trafic était difficile à cause du peu de sûreté des routes, s'était prise à désirer un autre régime, à souhaiter l'annexion au blad el

makhzen. Ces idées étaient depuis quelque temps celles d'un tiers des habitants de Qaçba Beni Mellal. Les autres restaient attachés à leur indépendance et rejetaient toute pensée de soumission.



Qaçba Beni Mellal et plaine du Tâdla.  
(Vue prise des premières pentes du Moyen Atlas, au sud de la Qaçba.) Croquis de l'auteur.

Sur ces entrefaites, il y a cinq mois environ, Moulei El Hassan, à la tête d'une armée, envahit le Tâdla. Il arrive devant Qaçba Beni Mellal : à son approche, tout ce qui lui était hostile abandonne la ville et se retire dans la montagne; le parti du sultan reste, et lui envoie une députation l'assurer de son dévouement. Comme réponse, il impose les Beni Mellal de 50 000 francs : les présents paieront pour les absents. Inutile d'ajouter qu'aujourd'hui il n'y a plus de parti du makhzen dans la Qaçba. J'ai dit plus haut que, dans d'autres portions du Maroc, j'avais trouvé des tribus disposées à échanger leur indépendance contre les bienfaits d'une administration régulière. Ainsi, en 1882, plusieurs tribus du haut Sous se sont, de leur propre gré, soumises au sultan. Mais partout le dénouement est le même : on ne tarde pas à s'apercevoir que le makhzen n'est rien moins que le gouvernement rêvé. Pas plus de sécurité qu'auparavant: les voleurs plus nombreux que jamais; enfin les rapines des qaïds ruinant le pays en un an plus que ne l'eussent fait dix années de guerre. Aucun bien ne compense de grands maux. Aussi cet état ne dure-t-il pas. Après deux ou trois ans de patience, souvent moins, voyant qu'il n'y a rien à espérer, on secoue le joug et on reprend l'indépendance.

##### 5°. - CAMPAGNE DU SULTAN DANS LE TADLA, EN 1883.

Avant de quitter le Tâdla, je vais résumer quelques renseignements recueillis sur la récente expédition de Moulei El Hassan dans cette contrée.

Tous les ans ou tous les deux ans, le sultan se met à la tête d'une armée et part pour guerroyer dans quelque portion du Maroc: ces campagnes ont pour but tantôt d'amener à l'obéissance des fractions insoumises, tantôt de lever des contributions de guerre sur des tribus trop puissantes pour être réduites, mais trop faibles ou trop désunies pour pouvoir empêcher une incursion momentanée sur leur territoire. C'est une expédition de cette catégorie, simple opération financière, que Moulei El Hassan vient de faire dans le Tâdla. La méthode qu'il suit dans, ces occasions est invariable : il marche pas à pas, de tribu en tribu, offrant à chacune, en arrivant à elle, le choix entre deux choses : pillage du territoire, ou rachat par une somme d'argent. Dans cette alternative, prenant de deux maux le moindre, on se décide souvent à acheter la paix au prix demandé ; c'est ce qu'espère le sultan. Mais parfois il éprouve des mécomptes. À certains endroits, on lui résiste, avec succès même, témoin les Riata. Dans le Tâdla, on prit un troisième parti, qui fut pour lui la source de la plus amère déception : à son approche, les tribus, toutes nomades, se contentèrent de plier bagage et de se retirer, qui dans les montagnes de Aït Seri, qui dans celles des Zaïan. Là elles étaient à l'abri. Le sultan resta seul avec son armée, errant au

milieu de la plaine déserte. Sa campagne fut désastreuse ; il ne put que tirer quelque argent des petites qaçbas éparses de loin en loin dans le pays, maigre rentrée pour un grand déploiement de forces. « Fatigue sans profit », c'est ainsi que les habitants qualifient cette expédition.

Voici quel fut l'itinéraire de Moulei El Hassan :

Parti de Merrâkech au printemps dernier, il gagna d'abord Zaouïa Sidi Ben Sasi ; puis, successivement, El Qantra (sur l'Ouad Sidi Ben Sasi, affluent de la Tensift), Moulei Bou Azza Amer Trab; l'Ouad Teççaout, qu'il franchit ; l'Ouad el Abid, qu'il traversa au gué de Bou Aqba : cette dernière opération fut pénible; le passage dura trois jours ; trois canons tombèrent au fond de la rivière, et on ne les retira qu'à grand peine. En arrivant à l'ouad, le sultan avait demandé au qaïd *in partibus* des Beni Mousa, Ould Chlaïdi, si le gué était praticable et sans danger; celui-ci avait répondu que oui ; il se trouva au contraire difficile, avec des eaux très hautes; Moulei El Hassan fit donner sur l'heure la bastonnade au qaïd mal informé. De là on alla à Dar Ould Sidoïn (résidence d'un autre qaïd *in partibus* des Beni Mousa; ils en ont trois), puis à Sidi Seliman (qoubba avec source dans la plaine du Tâdla, sans habitants), à Qçar Beni Mellal (bourg à deux heures à l'ouest de Qaçba Beni Mellal, dans une situation semblable, au pied de l'Atlas; belles sources; environ 2 000 habitants), à Qaçba Beni Mellal, à Sermer (qaçba fort ancienne, aujourd'hui déserte et ruinée, située dans la plaine, entre Fichtâla et Ait Saïd, à peu de distance au nord du chemin que j'ai pris; elle appartient aux Ait Saïd), à Rarm el Alam (vieille qaçba inhabitée, s'élevant dans la plaine en face de la partie du Djebel Amhaouch occupée par les Aït Ouirra). Dans cette marche, le sultan avait suivi la route que j'ai prise moi-même, longeant le pied de l'Atlas entre les Aït Seri et le Tâdla. De là il se rendit à Qaçba Tâdla; puis à Zaouïa Ait El Rouadi (chez les Semget, fraction des Qetaïa), à Zizouan (entre les Beni Zemmour et les Zaïan, à sept heures de Bou el Djad, dans la direction de Moulei Bou Iazza), à Sidi Bou Abbed (zaouïa chez les Beni Zemmour), à Sidi Mohammed Oumbarek (Beni Zemmour), à Mezgïda (Beni Zemmour), à Bir el Ksa (Beni Zemmour), à El Hachia (frontière des Beni Zemmour et des Smâla). Sur le territoire des Smâla, le sultan éprouva de la résistance : une fraction de cette tribu, les Beraksa, dédaignant de se retirer à son approche, et se refusant à payer aucune contribution, l'attendit les armes à la main ; il les attaqua : les Beraksa lui tuèrent 500 hommes, mais furent vaincus; leur qaçba fut prise, ses murs rasés; on y coupa 50 têtes et on en emmena 200 prisonniers. De là on passa aux Oulad Fennan (fraction des Smâla), puis aux Beni Khiran. Sur le territoire de cette tribu, Moulei El Hassan commença par piller Zaouïa Oulad Sidi Bou Amran : elle appartient aux chérifs de ce nom, chérifs qui ont une influence considérable dans la fraction des Beni Khiran où ils résident, celle des Oulad Bou Radi, et possesseurs de grandes richesses; il les dépouilla. Il dévasta ensuite le territoire des Oulad Fteta (rameau des Oulad Bou Radi) et celui des Beni Mançour (fraction des Beni Khiran). Il se trouvait chez les Beni Mançour vers le 10 août. Il en partit pour se porter à Meris el Biod, sur la frontière des Beni Khiran et des Zaïr. Auparavant, à Masa, il avait trouvé les contingents du royaume de Fâs, dont son armée s'était grossie. De Meris el Biod, il entra dans le pays des Zaïr à Talemart. Là s'arrêtent les renseignements qu'on a pu me fournir.

Le sultan, dans cette campagne, avait avec lui 10 000 chevaux et 10 000 hommes de pied. Sur ce nombre, les troupes régulières (askris) et les mokhaznis comptaient pour peu de chose, pour cinq ou six mille hommes peut-être: le reste était le contingent des tribus soumises du royaume de Merrâkech. S'agit-il de faire une expédition de ce genre ? Si l'on est à Merrâkech, on mande les qaïds du voisinage, chacun avec ce qu'il peut ramasser d'hommes ; leur réunion forme un corps qui accompagne le sultan jusqu'à son arrivée dans une autre capitale, Fâs ou Meknâs. Là le service de ces contingents est terminé: chacun rentre dans ses foyers. Si au contraire on était à

Fâs, ce seraient les fractions fidèles du Maroc du nord qui composeraient l'armée. Les corps ainsi rassemblés ne peuvent être très forts ; les tribus les plus puissantes, étant insoumises ou indépendantes, ne fournissent pas un homme: telles sont, pour le centre seulement, celles des Ichqern, des Zaïan, des Zaïr, des Zemmour Chellaha, des Beni Mgild, des Beni Mtir, et toutes celles du Tâdla, excepté les Beni Miskin. Ces noms sont ceux des tribus non seulement les plus nombreuses, mais aussi les plus guerrières de la région. Il ne reste donc au gouvernement que les populations des bords de la mer, populations donnant des soldats médiocres.

Comment dans ces conditions Moulei El Hassan peut-il impunément ravager les territoires de tribus aussi puissantes que celles du Tâdla, que les Zaïr ? C'est par suite de la désunion qui règne partout, non seulement entre les diverses tribus, mais encore parmi les fractions de chacune d'elles: les discordes, les rivalités, les rancunes sont telles, que rien, même l'intérêt commun, ne peut unir les différents groupes ; seule la voix d'un chérif ou d'un marabout respecté de tous pourrait produire momentanément ce miracle; cette voix, grâce à la politique habile du sultan, se tait depuis un grand nombre d'années.